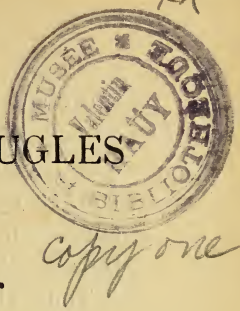
G.1 HV1712 M



Copy one

LES MUSICIENNES AVEUGLES

I

Propagande en leur faveur

Voici, pour les personnes qui veulent bien nous aider à trouver des situations pour les jeunes musiciennes aveugles, quelques indications qui, peut-être, faciliteront leur tâche.

C'est surtout dans les quartiers commerçants et même populeux des grandes villes, dans les petites villes et les villages qui possèdent des couvents qu'il faut s'adresser. Les grands centres ayant des Conservatoires sont amplement pourvus de musiciens en renom auxquels on donnera la préférence.

Pour une musicienne qui peut enseigner piano, solfége et chant, il faut demander 4 à 500 fr. avec blanchissage et raccommodage compris.

Dans les grands pensionnats qui reçoivent l'élite de la société et où les parents exigent que leurs enfants prennent des leçons de professeurs déjà connus, il est inutile de présenter des aveugles, mais dans les petits couvents qui reçoivent plutôt des enfants de commerçants, d'employés, les aveugles ont chance de convenir.

Quand la maison est petite, les leçons peu nombreuses et peu payées, les religieuses ne

sauraient faire les frais d'un professeur. Dans ce cas, on peut faire une combinaison: tâcher que les sœurs prennent une musicienne aveugle pour sa nourriture et son logement, et obtenir du curé que, moyennant quelques centaines de francs, elle tienne l'orgue de la paroisse.

Toutes les aveugles musiciennes ne sont pas des artistes de premier ordre; mais chez les Sœurs de St-Vincent de Paul qui ont de petits pensionnats très modestes, où les élèves *les plus riches*, seulement, apprennent le piano, et où l'on fait passer l'examen pour l'obtention du brevet, il y a souvent place pour une musicienne aveugle de second ordre qui sera toujours apte à enseigner le solfége et à mener assez loin l'étude du piano, tout en ayant la direction du chant de la chapelle.

Ces musiciennes de second ordre se contentent de 2 à 300 francs.

Dans les orphelinats, dans certains hospices, dans ces grandes maisons où sont réunis école, asile, orphelinat, patronage, on a besoin d'une organiste pour les chants de la chapelle, réunions des enfants de Marie, pour les petites fêtes profanes : fête de la supérieure, fête de l'aumônier, réception d'un évêque, *noces d'or*, *noces d'argent* des sœurs ; pour tout cela, il faut des pièces, des chœurs, voire même des morceaux de piano. Personne mieux que la jeune aveugle brisée à la musique d'ensemble et habituée à monter des opérettes, à faire chanter des enfants, ne saurait

convenir dans ces groupes d'œuvres, où il faut distraire et amuser des enfants et des jeunes filles. En dehors du chant, on peut utiliser ces aveugles à l'asile pour faire chanter, compter, réciter les enfants, leur apprendre le catéchisme. De même dans quelques pensionnats, les aveugles brevetées suppléent au besoin une maîtresse souffrante.

Formées toutes jeunes à l'enseignement, elles aiment à instruire, à démontrer, c'est presque chez elles une aptitude spéciale ; d'ailleurs ces jeunes filles qui ont l'ambition « d'être comme les autres », ne craignent pas la besogne: plus elles ont l'occasion de se rendre utiles, plus leur journée est remplie, plus elles sont contentes.

Enfin, quand la musique n'absorbe pas tout le temps, elles s'adonnent aux travaux manuels. Beaucoup sont très habiles au tricot et au crochet, et travaillent avec entrain pour les ventes, les loteries, etc..... Ces travaux sont pour elles un délassement et une distraction qu'elles apprécient beaucoup.

En général, elles s'attachent à la maison où elles ont débuté et en prennent à cœur les intérêts.

Une Supérieure écrivait: « Depuis 13 ans, nous employons M^lle^ X..., son intelligence et son dévoûment l'aident à se rendre utile en dehors de l'harmonium. Elle se dirige dans toute la maison avec beaucoup de sagacité et de prudence et il ne lui arrive jamais d'accident. Elle rend dans l'in-

térieur une foule de petits services, à la cuisine, à la lingerie et ailleurs. Si toutes les aveugles organistes ressemblaient à Mlle X.., on pourrait, sans aucun inconvénient, les prendre dans toutes les communautés religieuses où elles rendraient de réels services. »

Le mieux, pour réussir, est de ne pas aborder la chose brusquement, parce qu'au premier mot d' « aveugle », les religieuses s'imaginent qu'on leur propose une charge et ne veulent plus rien entendre.

Il faut demander des renseignements sur le programme des études, sur les arts d'agrément enseignés dans la maison et signaler comme une très bonne chose l'emploi de musiciennes aveugles : « elles coûtent moins cher, sont plus compétentes, acceptent très volontiers d'être à demeure et sont, pour la plupart, à la fois organistes et compositeurs. »

Dites que vous connaissez plusieurs communautés qui en ont fait l'essai, non sans crainte au début, et qui, ensuite, s'en sont trouvées très satisfaites, notamment les Dames de Nevers dont la Supérieure nous écrivait : « Je suis heureuse de vous affirmer que depuis 12 ans que Mlle X... est dans la maison, elle nous rend de très grands services, elle va et vient dans l'établissement comme le ferait une voyante.

« Je suis très contente de ses leçons, elle fait de très bonnes élèves; depuis qu'elle est dans notre

pensionnat, je n'ai eu aucun reproche des parents. J'ai eu des professeurs voyants : je puis vous assurer que je donne la préférence aux aveugles, la surveillance est moins pénible et le professeur est tout entier à sa leçon ».

Ensuite, on peut proposer de s'informer et d'envoyer tous les renseignements nécessaires. Quelque temps après, on porte ou on envoie des « Organistes du Sacré-Cœur » ou des « Aveugles utiles » etc.....

Partout où l'on connaît des religieuses (1), on peut écrire, parler des avantages qu'il y aurait pour la maison à recevoir une musicienne ; il suffit d'une lettre de ce genre arrivant au moment où l'on est dans l'embarras pour qu'on prenne garde à ce renseignement et si, pour le moment, on est pourvu, plus tard, on se souvient : une sœur en parle à une compagne pendant les retraites. C'est à force de parler beaucoup d'une chose, d'une œuvre, qu'on finit par la faire connaître. Les jeunes filles aveugles sont élevées chrétiennement et, en général, très portées à la piété. Elles regardent comme une sorte de ministère leur mission d'organiste et ambitionnent avant tout d'embellir les cérémonies religieuses.

(1) Dans les pensionnats laïques, généralement, on ne prend pas d'aveugles, on préfère avoir une personne qui puisse enseigner à la fois piano, dessin, langues étrangères et faire au besoin de la surveillance.

II

Une Organiste d'Orphelinat

Mlle Louise M..., née en 1860, fille d'honnêtes ouvriers, aveugle presque de naissance, par suite d'une ophthalmie, entra à l'âge de 10 ans à l'Institution nationale de Paris. A 18 ans, après avoir fait des études à peu près complètes, elle fut placée comme organiste chez les Sœurs de Saint Vincent de Paul de T... Avec des capacités moyennes au point de vue musical et un manque absolu d'expérience, puisqu'elle quittait les bancs de l'école, elle sut former un bon chœur de chant et donner aux offices beaucoup de solennité. Tout de suite, on fut charmé de son esprit à la fois vif et sérieux; ses bonnes manières, la correction de son langage, l'entrain de sa conversation lui gagnèrent à la fois la bienveillance des Sœurs et l'affection des jeunes filles. Aussi la Supérieure, en écrivant à l'Institution Nationale pour donner des nouvelles de la musicienne aveugle, se montrait surtout contente de sa bonne éducation, de sa piété éclairée, de l'excellent esprit qu'elle savait communiquer aux jeunes filles du patronage, de son courage opiniâtre au travail : « Nous vous devons, disait cette Supérieure, non seulement une organiste, mais encore une apôtre, sachant avec un tact exquis exercer autour d'elle une influence morale très salutaire, et donnant l'exemple d'une charité conciliante qui édifie tout

le monde ici. Elle excuse tout, comprend tout et accepte avec bonne grâce les petites contradictions, comme si elle avait déjà une longue expérience de la vie. »

En effet, sa correspondance en fait foi : Mlle Louise M... mit toute son activité, tout son cœur, d'abord à l'accomplissement de sa tâche quotidienne, préparant avec soin ses offices, mais, surtout, elle s'efforça de contenter toutes les personnes avec qui elle se trouvait mise en rapport en leur témoignant beaucoup de déférence ; elle avait pour chacun mille petites attentions qui surprenaient et charmaient (1) : c'était un ouvrage manuel, nappe d'autel, rideaux, châles, vêtements de pauvres, au tricot, qu'elle offrait à la Supérieure, ou à d'autres Sœurs à qui elle avait affaire. Une autre fois, c'étaient des tricots pour les ventes, costumes de poupées, objets de layette : « Envoyez-moi vite quelques jolis modèles de pélerine ou de col, écrivait-elle à ses anciennes compagnes ; nous préparons une vente et je veux y contribuer, d'abord pour montrer à nos dames patronnesses, ce que peuvent faire les aveugles, ensuite parce que l'Œuvre de nos bonnes Sœurs est multiple et les ressources bien minimes ».

(1) Les personnes qui n'ont point vécu avec les aveugles sont toujours étonnées, lorsqu'elles en rencontrent un adroit et instruit, de la façon dont il circule, travaille, lit, écrit, joue d'un instrument, etc. et elles restent le plus souvent persuadées que c'est un être d'exception. Il n'en est rien, cependant, et l'on pourrait s'en convaincre en visitant des écoles d'aveugles, si l'on n'avait la regrettable habitude de donner à ces visites un caractère tout officiel où les élèves ne sont *ne sont vus que de loin* et agissant pour ainsi dire automatiquement.

C'étaient encore de petites pièces de circonstance qu'elle composait, paroles et musique ; on avait fini par compter sur elle pour les compliments à Monseigneur, à la Supérieure générale, et, de bonne grâce, elle se prêtait à ces sortes de travaux qui, pourtant, n'étaient pas de son ressort. Mais avec un sens profond des choses, elle disait souvent : « Nous autres, il faut que nous fassions plus que notre tâche, plus que notre devoir ; il faut que nous nous rendions non seulemeut utiles, mais encore nécessaires ; cela nous donne une grande satisfaction intime et puis cela fait oublier notre cécité. Je suis toujours très contente au fond du cœur quand on me demande de plusieurs côtés à la fois. C'est une bonne religieuse qui m'envoie son tricot en me priant de le lui « sortir de terre », pendant qu'une enfant, une grande, m'apporte des vers, que la sœur de la 1re classe a trouvés dans un journal d'éducation et sur lesquels je dois faire de la musique. Et pendant que je me fais lire ces vers, une petite fille entre, me disant: « Ma Sœur Madeleine demande si vous ne ferez pas aujourd'hui la lecture? » Alors, je met les vers dans mon panier à ouvrage et, tout en commençant le tricot de la bonne Sœur (1), je monte chercher mon livre. »

(1) En général, les aveugles élevées dans des écoles ont toujours l'habitude d'avoir les mains constamment occupées et il n'est pas rare de les voir tricoter, faire du crochet ou lire en marchant, pourvu qu'elles soient dans un endroit bien connu, où leurs pieds savent pour ainsi dire le chemin, comme les doigts possèdent un morceau de piano.

En effet, l'aimable aveugle, en dépit de ses occupations multiples, trouvait encore le moyen de passer chaque jour une heure à l'ouvroir pour faire à haute voix, une lecture amusante. D'abord, on l'avait regardée curieusement ; puis on s'était habitué à la lectrice aveugle et bientôt le moment de la lecture fut impatiemment attendu par la Sœur qui obtenait ainsi un peu de silence reposant et par les ouvrières dont la jeune imagination est toujours en quête de nouvelles distractions.

Aujourd'hui, Mlle Louise M... dont le talent s'est perfectionné est dans un orphelinat-pensionnat des environs de Paris ; elle a 15 élèves pour le piano, un cours de solfége et de plus un très bon chœur de chant qui ne redoute pas la musique la plus compliquée. C'est que la maîtresse aveugle a su prendre sur ses chanteuses un grand ascendant et obtient d'elles les plus courageux efforts.

Aussi, rien de joli comme ces petites matinées que de temps en temps on organise, sous un prétexte quelconque, pour habituer à se faire entendre les timides petites pianistes et distraire celles qui, moins heureuses, travaillent toute la journée à de riches trousseaux et rêvent de félicités inconnues. Mlle Louise M... a compris ces natures de jeunes filles !... elle sent qu'il faut absolument occuper leur esprit que le travail de l'aiguille laisse trop libre ; alors, de concert avec les Sœurs, elle emploie toutes ses forces à cette œuvre si délicate

et si attachante : l'éducation morale de la jeunesse ouvrière.

Le progrès en tout genre de la maison est devenu le but de sa vie, celui auquel elle tend de tous ses efforts, de toute son âme ardente et religieuse. Tous les instants que ses leçons et ses cours lui laissent de libres, elle les passe avec les enfants qu'elle aime d'une tendresse toute maternelle.

La Sœur qui fait la classe aux toutes petites nous racontait dernièrement que la maîtresse aveugle n'avaient pas de plus cher délassement que de s'occuper des plus jeunes enfants. Tous les jours à 6 heures, après ses leçons, elle passe à la classe, recoiffe les unes, recoud les boutons des autres, apprend à celle-ci à nouer ses souliers, à celle-là fait réciter sa leçon de catéchisme.

Quelquefois, c'est une enfant qu'elle trouve à la porte de la classe, pleurant parce que la Sœur l'a renvoyée ; l'aveugle l'a reconnue, rien qu'en passant sa main sur cette tête échevelée, et ce que la pauvre Sœur ne peut faire (ayant souvent à instruire une soixantaine d'enfants à la fois), elle le fait ; tout en nattant les cheveux en désordre, elle demande ce qui s'est passé : « On a joué avec une autre, on s'est fâché, on s'est tiré, arraché, la Sœur a grondé, on s'est entêté... » Alors, dans une douce morale, elle parle des parents qui seraient peinés, de la Sœur qui a tant de mal pour instruire de vilaines petites filles indociles, du bon

Dieu qui ne bénit point les enfants colères ; puis elle tire de sa poche une petite trousse, enfile une aiguille (1), prend dans une boîte des boutons qu'elle a toujours en réserve pour ces circonstances et, quelques minutes après, elle entre dans la classe tenant par la main une fillette propre et repentante qui dit à la Sœur avec de grosses larmes sur les joues : « Pardonnez-moi, je ne le ferai plus. » Ou bien, c'est une jeune poitrinaire qui se meurt lentement, qu'on a éloignée des autres et qui s'ennuie à l'infirmerie, malgré les bonnes lectures, les gâteries de la sœur infirmière. La maîtresse aveugle trouve mille prétextes pour aller auprès d'elle ; et comme elle se fait gaie, sereine, doucement aimable avec la malade ! Elle raconte quelques farces de petites filles, ou bien encore elle rappelle les tours qu'elle-même faisait à l'école ; puis on parle du bon Dieu, toujours gaiement, sans apprêt, sans morale préméditée ; la pauvre petite malade oublie un instant son mal, elle n'a presque pas toussé pendant cette heure qu'a duré la visite, et quand une cloche vient à retentir tout-à-coup et que l'aveugle serrant précipitamment son tricot se lève pour partir, la jeune malade ne manque pas de lui dire :

(1) Les aveugles se servent beaucoup des aiguilles anglaises munies d'un imperceptible mousqueton, qui laisse passer le fil, un peu comme on passe dans une chaîne l'anneau d'une montre ; d'autres, plus adroites se servent des lèvres : dès qu'elles sentent que le fil est au trou, elles l'aspirent de façon à pouvoir saisir le bout de la main gauche, pendant que la main droite tient l'aiguille.

« Reviendrez-vous bientôt ?... resterez-vous longtemps ?... »

Tous les mois, Mlle Louise M... passe avec ses amies un jour de congé à sa chère école du boulevard des Invalides où elle a été élevée; c'est une grande joie pour elle quand, à la saison des fleurs, le jardinier de l'orphelinat peut lui donner une belle botte de lilas. Et, dans la petite chambre des amies, toute parfumée de ces fleurs et pleine de soleil, quelles bonnes causeries !... On parle de tout : de musique, de toilette (Mlle Louise M.... tient à être bien mise et se renseigne auprès de ses amies plus expérimentées), des anciennes compagnes, des progrès que fait l'enseignement des aveugles. L'été, on va s'asseoir dans le cher jardin plein d'oiseaux familiers, où l'on repasse les bonnes années trop vite envolées, et la conversation est émaillée de : « Te souviens-tu » d'éclats de rire, d'exclamations de joie, quand on rappelle un bon tour, et aussi de regrets mélancoliques que donne toujours l'irrévocable passé.

Rentrée dans son couvent avec un nouveau zèle pour le chœur de chant, plus d'entrain aux leçons de piano, l'aveugle promet aux unes un joli morceau entendu là-bas, à l'école, où l'on ne joue que de belles choses ; aux autres elle apporte un « chœur magnifique pour la fête de notre Mère », une charmante opérette pour les petites, des cantiques, des motets « qu'on chante dans les grands pensionnats ».

Mais ce n'est pas tout : la vaillante fille, quand tout le monde est couché et qu'elle-même est rentrée dans sa pauvre chambrette, ne croit pas sa journée finie ; il y a telle ancienne compagne, encore toute jeune, qui a besoin d'un morceau, cela coûte si cher de les faire écrire en Braille ! on a bien les dames copistes qui, certes, aident beaucoup les débutantes, mais il faut tant, tant de musique dans les couvents, qu'elles n'y suffisent pas, loin de là ! Alors l'organiste consacre ses soirées à copier toute sa musique, bien heureuse quand elle peut ainsi faciliter sa tâche à quelque jeune maîtresse aveugle. Dernièrement, c'étaient les antiennes pour tous les dimanches et fêtes qu'elle envoyait à une compagne en lui disant : « Je vous ai bien fait attendre ; c'est que ma journée est si pleine que je n'ai plus, le soir, la force de veiller longtemps ».

Et croyez-vous que le salaire de l'aveugle musicienne soit bien fort ? Hélas ! M^lle^ Louise gagne de 30 à 35 fr. par mois, dont elle prélève une large part pour donner un peu de bien-être à sa mère âgée et malade. Quand on lui parle de renouveler son chapeau, d'avoir une robe neuve pour telle circonstance : « Oui, dit-elle, ce serait très-bien, mais ma pauvre maman n'aurait pas son chocolat et je n'aurais pas, moi, la joie de lui envoyer son petit colis mensuel. Et, entre deux plaisirs, je choisis le plus grand. »

Ah ! parmi les femmes heureuses que tout le

monde envie, auxquelles tout sourit, en est-il beaucoup qui aient au cœur le contentement de cette aveugle musicienne?... Je ne le crois pas et je reste convaincue que le bonheur est presque toujours où nul ne songe à le chercher, c'est-à-dire dans une vie modeste, obscure même, pourvu qu'on y porte l'oubli de soi et l'amour des autres.

MARIE RÉGNIER.

III

Extrait du Bulletin de l'Œuvre de Saint François de Sales (*mai 1893*)

« Peut-on être aveugle et heureux? Oui, si, comme Mgr de Ségur, on place son bonheur dans le don de soi-même pour l'amour de Dieu. Il y a bien des manières de se donner soi-même pour l'amour du Seigneur. En voici une que beaucoup de jeunes filles aveugles mettent en pratique ; elle ressort de la petite histoire suivante. Ecoutez :

« C'était en novembre dernier, vers 5 heures du soir, dans le parloir du pensionnat de R***, où j'attendais une de mes nièces ; une porte s'ouvrit, je vis entrer une toute jeune fille qui ne parut point m'apercevoir, alla droit au piano, prit une boîte d'allumettes, alluma deux bougies et s'assit au piano ; elle roula quelques arpéges, joua un motet, l'harmonisa, en chantant à mi-voix toutes les parties, puis, tout-à-coup, s'arrêta et sembla écouter. A ce moment la porte s'ouvrit de nouveau ; ce

n'était pas encore ma nièce, mais une fillette de 9 à 10 ans, qui arrivait en courant, et que ma présence arrêta ; elle s'approcha de la jeune pianiste, lui glissa quelques mots à l'oreille ; celle-ci se leva précipitamment et, se tournant vers moi, murmura une excuse, puis elle prit l'enfant par la main et se hâta de sortir.

« La porte à peine fermée, j'entendis la voix de la Supérieure : « Il n'y a pas de mal, mon enfant, « disait-elle, Monsieur le Curé a bien vu que vous « vous croyiez seule, je vais vous présenter à lui ; « mais allez d'abord donner votre leçon. Monsieur « le Curé, me dit-elle, en entrant, j'ai dû consoler « cette pauvre enfant ; elle s'est mise à jouer, se « croyant, seule, c'est une pianiste aveugle. — « Aveugle ! m'écriai-je ; comment, cette jeune fille « que je viens d'entendre... Mais pourquoi donc « a-t-elle allumé ces bougies ? — C'était pour « donner la leçon à l'enfant que vous avez vue. « Voici plus d'un mois que Mlle Clausen est ici ; les « leçons marchent bien, nos enfants sont enthou- « siasmées de leur nouvelle maîtresse ; celle-ci « court par toute la maison sans guide ; soigneuse « à l'excès de sa petite chambre et de sa personne, « elle semble mettre son amour-propre à n'avoir « point besoin des autres et se montre reconnais- « sante du moindre service ; grâce à elle, nous « avons un cours de solfége bien organisé, notre « chœur de chant a pris tournure depuis un mois. « Du reste, vous allez la voir. » La Supérieure se

retira, ma nièce arriva enfin à son tour ; elle me parla avec feu de la nouvelle maîtresse : « Elle fait « des rondes avec nous et, pendant les travaux à « l'aiguille, elle nous apprend de beaux cantiques, « des romances, des chœurs. Seulement Mlle « Clause nest très sévère à la leçon de piano ; pour « la moindre fausse touche, elle nous arrête, il « faut regarder et trouver soi-même sa faute ; « puis, à chaque leçon, cinq minutes de lecture à « vue pour laquelle on a une note à part. L'autre « maîtresse nous disait tout de suite la note que « nous manquions, sans que nous ayons à la cher- « cher. » A ce moment, la Supérieure rentra avec la jeune aveugle, une petite blonde d'apparence chétive, portant à peine 15 ans, quoiqu'elle en ait 20. M'excusant de mon indiscrétion je priai la jeune artiste de me chanter quelque chose. Alors, d'une voix très suave, elle nous chanta l'*O Salutaris* de Lefébure, l'*Ave Maria* de Gounod, un cantique de sa composition, sur des paroles touchantes d'une de ses amies, une autre aveugle. J'étais sous le charme : « Où avez-vous acquis un « aussi beau talent, lui demandai-je ? — Dans « une école spéciale, à Paris, répondit-elle. Mon « grand souci est de faire honneur à cette école « que j'aime de tout mon cœur. » Elle répondit « avec enthousiasme à mes questions sur cette bienfaisante maison et prit gracieusement congé de nous. Je la vis alors se diriger vers la porte, poser droit la main sur le bouton et disparaître

en nous faisant un dernier salut. Il fallait savoir qu'elle était aveugle!.... J'appris de Madame la Supérieure que le hasard ou plutôt la Providence lui avait fait trouver une telle perle.

Un jour, on lui avait remis une feuille qu'elle avait lue négligemment. « Tenez, Monsieur le Curé, me dit-elle, je l'ai encore sur moi, » et elle me donna la circulaire que je prends la liberté de transcrire ici :

Œuvre des Organistes du Sacré-Cœur (1)

« L'Œuvre a pour but d'indiquer aux communautés religieuses, pensionnats, orphelinats, hospices, des organistes et maîtresses de musique, *solidement instruites* dans leur art et formées aux bonnes traditions de la musique religieuse et classique.

« Elle patronne principalement les organistes aveugles. En effet, ces musiciennes ont reçu dès l'enfance une éducation artistique parfaitement soignée ; nourries des meilleurs maîtres de l'art classique et religieux, élevées pieusement pour la vie de communauté, elles sont très appréciées par les maisons religieuses dans l'intérieur desquelles elles habitent avec bonheur, sachant se conformer à la règle. *Dans plus de cent communautés* françaises et étrangères, ces musiciennes tiennent l'orgue ou l'harmonium

(1) Paris, 31, Avenue de Breteuil.

« de la chapelle, donnent des leçons de piano, de « solfége, de chant, d'harmonie, forment et diri- « gent des choristes, organisent des offices en « musique et des récréations musicales. Elles « réussissent merveilleusement dans ces diverses « fonctions, car elles y ont été préparées par neuf « années d'études sérieuses, dans lesquelles la « pratique a toujours été jointe à la théorie.

« Vivant dans les communautés, elles se con- « tentent, alors même qu'elles aient un beau « talent, d'appointements modestes : c'est donc « pour la maison qui les emploie une très *notable* « *économie*. Ces jeunes filles savent parfaitement « se diriger seules et n'ont besoin d'aucune « assistance pour circuler dans la maison, dans « le jardin, pas plus que pour leur service « personnel.

« Aux paroisses qui désirent des organistes « hommes, on peut également procurer des « jeunes gens bons musiciens, rompus au plain- « chant, en un mot, organistes sérieux.

« Etre utile aux communautés et aux paroisses, « en étant utile à ses protégées, tel est le but de « cette Œuvre ; puisse-t-elle être toujours bénie de « Dieu, de plus en plus connue de tous. »

. . . . . .

« Mais je veux vous faire connaître ce que M^lle^ Clausen me contait l'autre jour avec une candeur charmante : « Plusieurs de mes compagnes « envoient tout ce qu'elles gagnent à leurs famil-

« les ; c'est notre ambition à nous autres, qui ne « nous marions pas, de contribuer au bien-être « de nos vieux parents. Une jeune fille de mes « amies, placée dans un modeste orphelinat, où « elle gagne à peine 20 fr. par mois à faire chanter « les enfants et à tenir l'harmonium de la chapelle, « trouve moyen de payer le loyer de sa mère, « pauvre veuve toujours malade, de lui acheter « du bois, des vêtements chauds pour son hiver. « Elle a des frères et des sœurs bien établis qui « pourraient, eux aussi, venir en aide à leur « mère ; mais non, mon amie seule pourvoit aux « besoins de celle-ci ; c'est ce que je ferai moi- « même un jour, ajouta-t-elle, pour mes pa- « rents. »

« Eh bien, oui, chers enfants aveugles, qui semblez les déshérités, vous êtes les vrais heureux, car vous avez appris à placer votre bonheur là où il est en réalité : dans le don de vous-même pour l'amour de Dieu ».

Tournon, impr. Parnin